

Les jours parfaits

Jacobo Bergareche

roman traduit de l'espagnol
par Maïra Muchnik

Un dimanche avec Faulkner

un endroit où aller
ACTES SUD

Ouvrage traduit avec le soutien de l'Acción Cultural Española, AC/E.



Titre original :
Los días perfectos
Éditeur original :

Libros del Asteroide SLU, Barcelone

© Jacobo Bergareche & Libros del Asteroide SLU, 2021

Tous droits réservés et contrôlés par Libros del Asteroide, Barcelone

Publié avec l'accord de SalmaiaLit, Agence Littéraire

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-7427-19497-0

JACOBO
BERGARECHE

Les jours parfaits

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR MAÏRA MUCHNIK

un endroit où aller
ACTES SUD

*À Sergio, Mundo, la Vieille, Shaun
et tous les amis d'Austin.*

*Avec mes remerciements au personnel
du Harry Ransom Center.*

J'ai régné plus de cinquante ans, et mon règne a été paisible ou victorieux ; j'étais chéri de mes sujets, redouté de mes ennemis et respecté de mes alliés. La richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir accouraient à ma voix ; et il me semble que rien n'a dû manquer à mon bonheur. Dans cette situation heureuse en apparence, j'ai compté avec soin les journées de véritable bonheur qui ont été mon partage ; elles se montent à quatorze...

ABDALRAHMAN III

LUIS À CAMILA

Austin

Juin 2019

Chère Camila,

Je m'aperçois aujourd'hui que les moments de bonheur les plus vrais et les plus récurrents de l'année écoulée ont été ce que Carmen, ma fille cadette, appelle *guerre*. Un bref rituel simulant une bagarre que Carmen me réclame très souvent le soir, avant d'aller au lit. Elle me regarde furieuse et projette sur moi ses jambes et ses bras en mouvements menaçants inspirés d'un art martial quelconque qu'elle a dû voir dans la cour de l'école, je dois attraper au vol l'un de ses membres, l'immobiliser, la renverser par une culbute dans mes bras et la jeter sur le matelas, ensuite elle essaie de se relever et je dois l'en empêcher un peu brutalement, repoussant son front en arrière tandis qu'elle se redresse, s'écrase contre l'oreiller et essaie à nouveau de se relever, je la pousse alors en arrière encore une fois. Puis,

je l'attrape par les chevilles, et d'un coup sec, je la retourne à plat ventre, et là, je lui fais des chatouilles jusqu'à ce qu'elle dise stop. Elle tient tout ce qu'elle peut avant de déclarer forfait, entre fous rires et hurlements. Parfois il y a des ratés, elle me donne un coup dans le nez et me fait mal, ou c'est moi qui lui enfonce mes ongles en laissant une marque, ou bien elle s'écrase contre le mur et ça finit en pleurs. Mais la plupart du temps elle en redemande, elle réclame une autre culbute, et une voltige par les chevilles, et les chatouilles aux pieds et elle me fait du chantage en déclarant que si on ne prolonge pas la guerre, elle ne me donnera pas de bisou pour nous souhaiter bonne nuit, elle sait que ma journée ne se finit pas bien sans son bisou pour nous dire au revoir avant le sommeil.

Il y a des jours où je ne suis pas à la maison au moment où Carmen va se coucher, et d'autres où je suis si fatigué que je ne peux m'employer à la lancer prudemment dans les airs avec la certitude de ne pas lui rompre le cou ou que ses chevilles ne vont pas me glisser des mains. Quand c'est le cas, je me torture en pensant qu'il n'y aura peut-être plus de guerres, que sans le savoir, j'ai raté ma dernière chance d'une guerre avec Carmen, que le lendemain, elle ne voudra pas, ni le surlendemain, que soudain elle sera devenue grande et n'aura plus envie d'être secouée comme ça, ni d'avoir des

crises de rire à force de chatouilles, qu'elle ne voudra plus vendre aussi cher son bisou de bonne nuit mais qu'au contraire, elle l'offrira sans plus de cérémonie pour se débarrasser de moi. Parce que de la même façon qu'un jour, il y a environ un an, elle s'est mise à exiger une guerre avant d'aller se coucher, viendra celui où elle cessera de la demander, et j'aurai beau m'efforcer d'être à l'heure à chaque rendez-vous guerrier, je sais que cette ultime guerre viendra, c'est inévitable, et je ne saurai pas que c'est la dernière (à moins que la fin coïncide avec un drame, par exemple un coup fatal sur la nuque contre le coin d'une table, je me suis déjà dit que ça pourrait très bien arriver, car malheureusement, tout ce qui est susceptible d'arriver finit un jour par arriver à quelqu'un) jusqu'au moment où, soir après soir, nous ne serons plus au rendez-vous, parce que je serai en voyage, ou elle en colonie de vacances, et que le temps se déposera sur nos guerres, et qu'elle grandira et que je vieillirai, et que nos guerres ne seront plus qu'un souvenir d'enfance heureux, et qu'elles correspondront enfin à un nombre exact et définitif, le nombre de guerres que nous avons eues, une première, beaucoup d'autres, et la guerre finale. Un nombre que nous ne connaissons jamais, car nous ne tenons pas le compte de nos guerres, mais je n'en suis pas pour autant capable d'oublier que leur nombre est exact, qu'il y a eu un premier

rituel et que, plus tôt que prévu, un autre viendra qui sera le dernier.

Ça ne m'arrive pas seulement avec les guerres de Carmen, mais régulièrement, avec tout ce que j'aime faire et refaire, combien de fois n'ai-je pas dit au revoir à ma mère après un repas dominical en pensant que ce serait peut-être le dernier, combien de fois ne suis-je pas parti en voyage et n'ai-je embrassé mes trois enfants et pensé, dès qu'ils n'étaient plus dans mon champ de vision, que ce serait peut-être le dernier baiser, car l'avion pouvait très bien s'écraser, ou eux mourir dans un incendie absurde provoqué par l'humidificateur d'air grâce auquel ma femme croit les préserver des toux saisonnières et auquel je n'accorde pas plus de crédit qu'à un remède de grand-mère. Et ça m'arrive aussi avec toi, oui, depuis la première fois que je t'ai embrassée, et suis allé me coucher en désirant que ce premier baiser si improbable, si inespéré, n'ait pas été le dernier, et le lendemain, quand tu m'as embrassé pour la deuxième fois j'ai commencé à compter un à un les baisers que nous avons échangés pendant les trois jours qu'a duré notre première rencontre. Jusqu'à ce qu'on se soit revus, j'ai passé tellement de nuits à lutter contre le fantôme du dernier baiser, à chasser l'idée que je te l'avais déjà donné sans m'apercevoir que c'était le dernier, et que tout était terminé, le rideau était tombé, les

gens étaient rentrés chez eux et moi, encore assis dans la salle, j'attendais l'acte suivant. Quand, au bout d'un an, nous sommes retournés sur la scène du crime et qu'à l'aéroport, tu m'as embrassé avant que j'aie pu te dire ce que durant tout le vol j'avais pensé te dire au moment où je te reverrais, je me suis calmé et j'ai enfin cessé de compter, la finitude ne me faisait plus peur, je me suis persuadé que ceci se reproduirait chaque année, le dernier baiser semblait déjà perdu de vue, évanoui dans un futur lointain.

Combien de temps ai-je pu gaspiller à me créer des angoisses qui assombrissent mon humeur comme une brume passagère chaque fois que quelque chose me rappelle que tout ce que je ne veux pas perdre a eu un début et aura un jour une fin. J'essaie vite d'échapper à cette pensée stérile, avant que ne se forme dans les brumes de ma conscience la vision concrète d'une dernière fois, et que je ne me retrouve absorbé dans sa contemplation, incapable de protéger mon état d'âme des effets de cette vision.

Voilà pourquoi, maintenant que j'ai par hasard entre les mains le dossier de la correspondance entre un célèbre écrivain et sa maîtresse – tous deux morts il y a longtemps –, je ne peux m'empêcher d'angoisser : je peux voir la première lettre d'une histoire d'amour ouvrir ce dossier, et voir en même

temps la dernière, à la fin, et je ne peux m'empêcher de faire à la louche le calcul de toutes les feuilles de papier comprises entre ces deux lettres, la première et la dernière, et d'évaluer à chaque fois combien de lettres manquent à cette relation avant de s'éteindre. On peut affirmer que l'ensemble des preuves de cette liaison ayant survécu mesure à peine un demi-centimètre d'épaisseur, et occupe un volume de trente-cinq centimètres sur vingt-cinq, soit les dimensions approximatives des pochettes couleur crème où sont classées les lettres du dossier n° 11 des archives de William Faulkner au Harry Ransom Center qui m'aident à tuer le temps ce matin, et, j'en ai bien peur, me feront perdre toute la journée, et les jours à venir, jusqu'à me faire entièrement oublier la raison de mon voyage qui a déjà perdu pour moi tout intérêt. La tentation était trop grande, comme je te le disais, c'est par hasard que je tombe sur ces papiers, et j'y découvre un moyen de trouver des réponses, je les lis avec une délectation semblable à celle des adolescents qui lisent le courrier du cœur des magazines. Et pourtant, rien qu'en voyant la pochette, de nouvelles questions m'assaillent. Quelle place a prise *ce qu'il y a eu entre nous* (appelons-le comme ça, faute de mieux) ? Quelle marque cela a-t-il laissée, quels restes, quelles cendres ? Rien n'est conservé. Moi j'ai tout effacé, absolument tout, et je suis sûr que

toi aussi. Je sais seulement que l'année dernière je t'ai vue pendant quatre jours à la même date, dans la même ville, et que l'année d'avant je t'ai vue aussi trois jours, à la même date et dans la même ville. Te voir ne dit pas tout. Tu as été à moi, j'ai été à toi. Nous avons été l'un à l'autre.

Je me demande si dans une cave quelconque du Sud Dakota ou à Malte, un serveur actif héberge encore une copie archivée de tous nos messages effacés. Il reste, c'est vrai, une ou deux photos de paysages contemplés ensemble que nous avons partagées sur nos réseaux respectifs, prenant cependant toujours le plus grand soin de ne pas laisser la trace d'un "nous". Seule quelque photo sur Instagram conserve le dessin inimitable des nuages dans le ciel d'une journée que nous avons passée ensemble. Ah oui, il me reste aussi le livre que tu m'as offert dans cette librairie à Austin, et je regrette tellement aujourd'hui de t'avoir demandé de ne pas me le dédicacer, de t'avoir dit avec tant de lâcheté et de précaution qu'il valait mieux ne laisser aucune trace de *ce qu'il y a eu entre nous*, car après m'être penché brièvement et plein de jalousie sur cette correspondance privée de Mr Faulkner, je ressens soudainement le besoin de garder une petite empreinte, un signe, un indice qui me rappelle que *ce qu'il y a eu entre nous* s'est passé, et que c'est du passé. Voilà un appétit que je ferais bien de ne pas alimenter, avant

d'entrer dans ce lieu j'étais justement très soulagé qu'il ne reste rien, de ne pas avoir un fétiche qui en le touchant m'embarquerait dans le carrousel des fantasmes sur ce qu'aurait pu être cette semaine ici avec toi, je me réjouissais de n'avoir aucune photo qui me renvoie au souvenir des quatre nuits passées avec toi l'année dernière ni à celui des trois autres nuits passées ensemble l'année d'avant. J'ai beaucoup de mal à croire que nous n'avons eu que sept jours ensemble, ils prennent tellement de place en moi que j'arrive à peine à penser à autre chose en marchant dans cette ville, et encore moins sachant que tu es là aussi, maintenant, probablement à moins de cinq cents mètres, et que tu vas passer ici les quatre prochaines nuits. Je m'étais promis de ne pas t'écrire, d'accepter ta décision sans exiger aucune explication, j'ai pris comme un ordre ce que tu m'avais demandé dans ton ultime message : *Mon mari a décidé de m'accompagner à la dernière minute, s'il te plaît ne m'écris plus. Restons-en là, gardons-en le souvenir. Adieu, je t'aime.*

J'ai effacé le message après l'avoir relu vingt fois, puis j'ai effacé aussi ton numéro de téléphone portable pour éviter la moindre tentation (impossible d'oublier ton mail, il était tellement simple). C'est ce "Gardons-en le souvenir" que tu me proposes en guise de consolation qui est devenu un problème pour moi, car pour le garder j'ai besoin

de le conserver quelque part : on sait bien que les souvenirs qui ne reposent ni sur des images, ni sur des mots ou des objets se défont petit à petit dans la mémoire, perdent de leur netteté, leurs contours s'effacent, leurs couleurs se mélangent et à la fin, il n'en reste qu'une vague tache de lumière sur ce fond obscur qui finit par tout engloutir.

“Gardons-en le souvenir”, me dis-tu, et avec ma manie d'identifier les dernières fois, je prends conscience que cette phrase est certainement la dernière action que nous conjuguerons à la première personne du pluriel, notre dernière apparition ensemble, à la première personne du pluriel d'un temps au présent. Il vaut peut-être mieux que nous n'en gardions pas le souvenir, je ne vois pas encore très bien en quoi cela peut nous faire du bien, mais si comme tu me le demandes, nous devons le conserver, il faudra d'abord qu'il soit fabriqué pour durer, autrement dit, préservé pour pouvoir le garder. Je n'ai que mes mots pour embaumer. Permits-moi donc de t'écrire cette lettre que je ne t'enverrai probablement jamais, il me suffit de savoir que je te parle, je veux m'entendre encore un peu parler de cette voix que j'avais pour toi, la voix que tu faisais jaillir. C'est aussi lamentable, guimauve et indigne que ça, je veux m'entendre moi-même parler de cette voix qui se perdra bientôt dans ton silence, je veux faire